



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

LES BORKMAN

CHRISTOPHE SERMET -

CIE DU VENDREDI CRÉATION - THÉÂTRE

17 - 28.01.2023

EN CO-PRÉSENTATION AVEC LE THÉÂTRE VARIA

Contacts médiation

Théâtre Les Tanneurs
Mathilde Lesage
mathilde@lestanneurs.be
+32 (0)2 213 70 53

Théâtre Varia
Delphine D'Elia
delphine.delia@varia.be

THÉÂTRE LES TANNEURS

Théâtre Les Tanneurs
+32 (0)2 512 17 84

rue des Tanneurs, 75-77
1000 Bruxelles

SYNOPSIS	p. 4
NOTE D'INTENTION	p. 6
COMPAGNIE DU VENDREDI	p. 9
RENCONTRE AVEC CHRISTOPHE SERMET	p. 10
PISTES PÉDAGOGIQUES	p.11
POUR ALLER PLUS LOIN	p. 19
PENSE PAS BÊTE : LA SORTIE AU THÉÂTRE	p. 27
INFOS PRATIQUES	p. 30
GÉNÉRIQUE	p. 31

SYNOPSIS

Suite à un scandale financier retentissant alors que son fils était enfant, le banquier Borkman a connu la prison. Depuis sa sortie, il vit coupé du monde dans l'abri anti-atomique de la cave de la villa familiale, maison où continue à infuser le poison de la faillite passée. À l'étage supérieur, son épouse Sarah rumine l'échec et la honte de la ruine familiale. Ne reste au banquier déchu que sa passion pour la guitare électrique et les visites de son dernier ami, Vilhelm – auteur dramatique en crise – ainsi que les visites de la fille de ce dernier, Frida, devenue sa professeure de guitare.

Le jour du drame, Gwendoline, belle-sœur de Borkman, s'invite dans la maison de la honte. Elle fut son amour de jeunesse, passion sincère que l'ambitieux banquier avait monnayée et sacrifiée sur l'autel du succès et du pouvoir, se résignant à épouser Sarah, sœur jumelle de Gwendoline, qui a pour obsession que le fils réhabilite le nom du père.

La belle-sœur Gwendoline qui se sait condamnée par la maladie est venue négocier le droit de revoir le fils Borkman, maintenant jeune adulte et musicien talentueux qui se produit en duo avec la jeune Frida chez l'ennemi juré de Borkman, l'avocat Hinkel. Vany Compagnucci, une riche voisine à l'esprit libre, tente d'arracher les jeunes gens au destin mortifère de la maison familiale. Les sons de guitare électrique hantent la demeure maudite, tandis que la neige de l'oubli recouvre le paysage.



Vilhelm Drumel
dernier ami de Borkman et
auteur dramatique

Adrien Borkman
fils de Borkman et
guitariste

Vany Compagnucci
riche voisine à l'esprit libre

Gwendoline Gauthier
amour de jeunesse et
belle-soeur de Borkman

Frida Drumel
fille de Vilhelm
et musicienne

Yann G. Borkman
ancien banquier ruiné

Sarah Borkman
épouse de Borkman

NOTE D'INTENTION

J'ai souvent monté des classiques revisités et réécrits (Tchekhov, Gorki, Shakespeare, Euripide), parfois par un auteur contemporain (Tom Lanoye), parfois en faisant moi-même l'adaptation. J'ai découvert dans cette pratique une manière de se forger des outils d'expression théâtraux puissants, taillés aux mesures du spectacle à venir et de sa distribution. C'est ce que j'ai entrepris avec *Les Borkman*, en m'autorisant une adaptation plus franche, libre et actualisée que par le passé, car l'écriture d'Ibsen, quoique puissante, me paraît avoir moins bien résisté au temps, par endroits, que d'autres auteurs.

Replacer John Borkman dans un contexte intemporel en y incluant des références à notre modernité est une démarche jouissive qui permet d'aller vers une forme théâtrale étonnamment vive, ramassée et actuelle. Le texte du 19^{ème} de-



vient un texte contemporain, sans perdre le lyrisme puissant propre à Ibsen et à son siècle. J'avais, à plusieurs reprises, envisagé de monter *John Gabriel Borkman* pour sa situation de départ singulière : Un homme vit reclus à l'étage de la maison familiale, sa femme occupe le rez-de-chaussée. Depuis des années, ils ne se parlent plus, suite à un drame enfoui dans leur passé, que le couple ne parvient pas à dépasser. Au rez-de-chaussée, la femme entend les pas de l'homme au-dessus d'elle, comme s'il marchait dans sa tête et piétinait son cerveau.

Parfois l'actualité – les récits de scandales divers, des histoires édifiantes d'ascensions puis de chutes de figures puissantes (DSK, Weinstein, Madof...) – me rappelaient cette avant-dernière pièce du prolifique Ibsen. L'histoire du banquier déchu, qui a voulu édifier une œuvre : un monument industriel et financier, au service de l'humanité. La soif de pouvoir et l'attrait des richesses l'ont fait dévier de la légalité. Une erreur de jeunesse qui déchirera la famille bourgeoise interminablement et qui causera, in fine, la mort lente et inexorable de l'anti-héros Borkman. Un drame différé, dilaté, infiniment dilué dans le temps et dont la maison familiale est devenue, en quelque sorte, l'incubatrice... La tragédie lancinante est inscrite dans ses murs qui semblent propager le lent venin du ressentiment, empoisonnant ses occupants au fil des ans. Borkman a déjà payé sa faute par la disgrâce publique, la prison, la mort sociale et la ruine. Mais il continue à purger interminablement une peine d'exilé volontaire, à l'étage de sa propre maison. Car chez Ibsen, le rachat semble impossible et la tragédie – profondément enfouie dans l'intimité des êtres – enfle lentement, pour éclater à nos yeux le jour J, le jour auquel nous sommes conviés à assister à la résolution, sous forme d'éclatement du noyau familial.

À la relecture de la pièce, au début du premier confinement – outre les liens évidents avec ce que nous vivions – j’ai été frappé par la folie qu’elle renferme, sous les dessous cotonneux et étouffés de l’écriture d’Ibsen. Dans cette dramaturgie à la topographie inédite – la guerre froide d’un étage à l’autre de la demeure bourgeoise – se trouve nichée une matrice de conflits violents, qui ne demandent qu’à être exacerbés à la lumière crue de notre actualité. Les motifs de la chute sociale et l’aveuglement provoqué par la soif de pouvoir, dans un mélange inextricable de matérialisme financier et de sentiments d’amour, correspondaient à ce que je cherchais à traiter théâtralement et que je n’ai trouvé exprimé aussi douloureusement dans aucun autre texte dramatique.

Avec les acteur-rices du projet, nous avons entrevu et imaginé, à partir de l’original de 1896, une seconde pièce, davantage en résonance avec notre époque, enfouie sous l’originale. Nous avons fait le pari de la révéler et de la façonner en fonction de nos besoins et nos envies, de la tailler sur mesure pour les cinq acteur-rices, sans nous soucier du réalisme des âges et des rôles. D’opérer un tri très sélectif et personnel entre ce que nous voulions conserver de l’original et ce que nous réinventerions, dans une logique d’appropriation sans entraves.

C’est l’histoire d’une chute, la ruine matérielle et morale d’une famille. Le père est coupable d’un crime immatériel, celui d’avoir bradé un amour vrai au profit d’une ascension sociale, d’avoir sacrifié une passion pour le gain de pouvoir. Un crime bien réel dont les conséquences continuent à ravager la famille des années après, menaçant de franchir les générations. Dans une tragédie, il s’agit de sauver les innocent-es, de les arracher aux griffes d’une mort rampante. L’amour de la musique et l’amour sensuel d’une voisine seront-ils assez forts ?

Christophe Sermet

COMPAGNIE DU VENDREDI – THÉÂTRE DRAMATIQUE DE FICTION

La Compagnie du Vendredi, fondée en 2013, abrite les activités du metteur en scène Christophe Sermet. Attentif aux heurts, dissonances et fractures de notre époque, il scrute la société contemporaine par le biais d'un théâtre dramatique de fiction, en partant de textes des répertoires antique, classique, moderne ou contemporain.

Il croit en la pertinence d'un théâtre fondé sur de grands textes – garants de dialectique et de diversité de points de vue – dans une esthétique résolument contemporaine. Il est convaincu que les histoires – les fables – fortes, édifiantes et cathartiques, ont plus que jamais leur place dans les programmations des théâtres ainsi que dans les aspirations des publics, tous âges et provenances confondus. Ces fictions, autant mythiques que prosaïques, sont un apport culturel précieux pour appréhender de manière intuitive et poétique la complexité de nos sociétés contemporaines. La Cie du Vendredi, depuis ses débuts, explore des matériaux textuels de jeu offrant une large palette d'émotions et de sentiments. Elle considère que donner chair et vie à des textes exigeants, aussi sensibles que puissants, au travers d'un engagement fort des corps des acteur·rices, constitue une mission d'excellence : un apport précieux à ce que la culture subsidiée en FWB offre aux citoyens. Par la revisitation de ces textes, Christophe Sermet propose un théâtre qui questionne le rapport de l'individu au groupe, à la foule, à la manière de « faire société », ensemble.

RENCONTRE AVEC CHRISTOPHE SERMET

Pour en savoir plus sur le spectacle *Les Borkman* retrouvez Christophe Sermet au micro de François Caudron sur Musiq3. (8 novembre 2022)

 <https://www.rtbef.be/article/les-borkman-un-ibsen-grunge-et-depouille-au-sous-sol-du-lyrisme-sur-mars-mons-arts-de-la-scene-11100542>

« Les Borkman jouent de la guitare électrique au sous-sol de la maison dans une mise en scène solide, électrisante et brutale qui repose sur la vérité du jeu et sur la prouesse des comédiens. » **François Caudron**

Interview de Christophe Sermet pour Théâtrez-moi.

 <https://www.theatrezmoi.be/27-a-decouvrir/988-les-borkman>

PISTES PÉDAGOGIQUES

DU CÔTÉ DU FOND

—

ADAPTATION

—

Pour restituer au mieux l'intensité ombrageuse de *John Gabriel Borkman*, l'avant-dernière pièce d'Henrik Ibsen (jusqu'à ce jour jamais créée en Belgique), Christophe Sermet fait le pari d'une adaptation inédite et radicalement contemporaine. Réalisée sur mesure pour un noyau d'acteur·rices proches de son travail au sein de la Compagnie du Vendredi, sa réécriture intitulée *Les Borkman* insuffle une vitalité insoupçonnée dans ce texte à l'âpreté grinçante, rarement monté, du grand dramaturge suédois.

L'objectif de l'adaptation du texte de 1896 est d'en tirer un texte contemporain, qui conserve relativement fidèlement la trame de l'original, mais en prenant de grandes libertés avec les situations, les personnages et les dialogues. Se servir de l'intrigue complexe et des personnages à l'épaisseur romanesque pour proposer un théâtre minimaliste dans ses moyens mais pleinement investi au niveau du jeu et des émotions. Enlever du « gras » en revisitant les dialogues, en façonnant une langue proche des interprètes, sans pour autant perdre la richesse et l'intelligence de l'original. Supprimer les redites, les formulations explicites et les fioritures propres aux écritures de la fin du 18^{ème}, aussi modernes eussent-

elles été pour leur époque (une époque d'avant le cinéma). S'appropriier le texte en y ajoutant notre humour et les références culturelles et historiques qu'il nous évoque, le traiter comme s'il était d'aujourd'hui, en s'autorisant des références postérieures à Ibsen. Aller jusqu'à donner les noms des acteur-rices aux personnages... telles sont les lignes directrices du travail de réduction, de réinterprétation et d'appropriation du texte. Certains passages demeurent toutefois très proches de l'original – en particulier les passages contenant un souffle lyrique et une charge poétique intemporelle.

—

L'ARGENT, L'ART ET L'AMOUR

—

Les enjeux, aujourd'hui, ne sauraient être les mêmes qu'à la fin du 19^{ème}, lorsque Ibsen – avec Strindberg et Tchekhov – inventait le drame moderne. Afin que la fable nous parle aujourd'hui encore, les trajets, les motivations et les pulsions des personnages doivent être réinterprétées. L'argent, l'art, l'amour – ces trois termes en « A » sont le sous-titre du spectacle. La fusion de ces mots-valises sert de ligne directrice à la transfiguration du texte. Trois thématiques synonymes de pulsions dévastatrices, souvent contradictoires et concurrentes. Nous avons modelé les motivations des personnages en ce sens.

Nous avons, par exemple, réduit une certaine grandiloquence du personnage de Borkman – pétri d'idéaux de grandeur – en une soif de richesses plus primaire et pulsionnelle, presque sensuelle, confinant au délire. Une sorte de mystique des richesses, une folie des grandeurs capitaliste malade et incurable, qui lui confère un aspect plus pathétique, allant jusqu'au tragi-comique.

Nous avons renforcé le personnage de Vilhelm, l'auteur dramatique en panne d'écriture, faisant de notre spectacle la pièce qu'il serait en train d'écrire, en direct, sous les yeux du spectateur, renforçant la réflexion sur la difficulté de la création artistique.

Nous avons fait de la jeune Frida, timide et ingénue dans l'original, une jeune femme d'aujourd'hui, insolente, caustique et d'une lucidité aigüe; c'est elle qui enseigne la guitare à Borkman.

Nous avons fait des deux jeunes gens (Adrien et Frida) des talents musicaux en route vers un avenir artistique prometteur, que ne pourrait entraver que l'immobilisme dicté par la situation familiale mortifère des Borkman. Là aussi, la pulsion artistique devient plus présente et sert de moteur au départ salvateur.

Nous avons « déménagé » Borkman du premier étage à la cave, dans un endroit plus reclus de la maison, un abris anti atomique synonyme de guerre froide et de latence post-atomique.

Nous avons musclé le discours des deux sœurs jumelles, Gwendoline et Sarah, en rendant plus cinglants, voire brutaux, les discours liés à leur passé où se mélangent intérêts financiers et amours intimes en mêlant ces notions – l'amour, l'argent – de la manière la plus inextricable possible.

—
DRAME FAMILIAL
—

La tragédie des Borkman est avant tout un drame familial. Les conflits et erreurs des parents planent sur les enfants. Les ancien·nes comptent sur cette nouvelle génération pour laver le nom de la famille et ne pas tomber dans les mêmes pièges qu'elles et eux.

Le spectacle peut se lire comme la difficile émancipation des personnages de Adrien et Frida d'un contexte familial toxique.



DU CÔTÉ DE LA FORME

—

ROCK DRAMATIQUE

—

Dans la pièce originale d'Ibsen, le banquier ruiné John Gabriel Borkman s'adonne au piano en mélomane amateur, l'unique passe-temps de son confinement volontaire. Dans *Les Borkman*, le piano est remplacé par une guitare électrique et une boîte à rythme, avec lesquels il expérimente un univers sonore très personnel dans le sous-sol de la villa familiale.

Le projet est né d'un amour commun pour le rock'n'roll (tendance punk-rock new-yorkais) autant que pour celui du théâtre de fiction, à partir d'un texte classique, au service d'un spectacle physiquement engagé, à la fois dramatiquement intense et tragiquement comique. Le rock live (guitare, voix et boîte à rythme) n'est pas un habillage musical, il y figure en alternance avec les dialogues, sur un même pied, faisant figure d'agitateur d'émotions, en résonance avec l'adaptation nerveuse et sans fioritures du texte. Une douzaine de morceaux ponctue et dialogue avec l'action, mêlant l'énergie brute et la puissance émotionnelle propre au rock à celle, plus complexe et nuancée, d'une dramaturgie de l'intime et de l'introspection. Un concert rock « garage » dramatique tragi-comique.

Par exemple, la chanson de Johnny Thunders, *You Can't Put Your Arms Around A Memory*, rend compte de l'inertie des personnages qui n'arrivent pas à se dépêtrer de leur passé et de leurs souvenirs.

Voici la liste des autres chansons qui sont interprétées dans le spectacle :

- *Rich Folks Hoax* – Rodriguez
- *I'm not a loser* – Amyl and the Sniffers
- *Personality Crisis* - New York Dolls
- *Devant derrière Californie* – Chocolat Billy
- *Off you* – The Breeders
- *Pills* – New York Dolls
- *Words and Guitar* – Sleater Kinney / Courtney Barnette
- *Lost song* – Jane Birkin
- *That's all right* – Elvis Presley
- *We're a Happy Family* – The Ramones

—
FORMAT LÉGER
—

Avec ce projet, la Cie du Vendredi explore un format plus léger que ses précédents spectacles ; dans un dispositif simple et dépouillé – presque rudimentaire, en se servant de l'énergie brute du rock'n'roll pour aborder le texte théâtral.

La scénographie du spectacle se confond avec le dispositif de concert rock rudimentaire : un « îlot » de matériel sonore : amplis, pieds, micros, guitares, pédales, boîte à rythme... ainsi que des tabourets en nombre, autant d'objets qui forment le centre de l'espace. Les acteur-rices ne jouant pas dans les scènes y demeurent et leurs entrées en scène – pour le jeu ou pour les chansons – se font de là. L'espace devant cet îlot est divisé en deux parties : à gauche, l'espace de Sarah Borkman, l'épouse occupant le rez-de-chaussée ; à droite, la cave, où vit Borkman. Ces espaces ne sont pas physiquement délimités. Un imposant miroir en pied ornementé est placé côté gauche, symbole des richesses passées. Il est un appui de jeu pour les acteur-rices évoluant au «rez-de-chaussée». Deux simples chaises à accoudoir rembourrées serviront à des positions assises, dans un espace qui se veut statique. Côté « cave », le seul meuble sera un imposant fauteuil de direction, siège que Borkman ne devrait quitter que très rarement. Enfin, une pile de couvertures en feutre épais se trouve également au centre de l'espace, signifiant autant la déchéance matérielle que le froid, à la fois extérieur et intérieur, omniprésent dans le texte. Les acteur-rices

s'en enveloppent au fil du spectacle, plus particulièrement pour la dernière acte, se déroulant en extérieur, dans la neige.

Il n'y a pas de coulisse, les interprètes demeurent dans l'espace de jeu, se tenant plus ou moins en retrait. La présence hors scène des acteur·rices est relâchée, volontairement décontractée. Ils suivent l'action, sans ostentation, mais en assumant leur présence visible. Ils seront les premier·ères spectateur·rices des scènes et, au besoin, y interviennent de manière ponctuelle, par un commentaire ou un geste d'accompagnement. Il n'y aura pas d'éléments de décor naturalistes, sinon un nombre réduit à l'indispensable de meubles et accessoires. Les comédien·nes sont économes en mouvement et en déplacements (en particulier pour les trois premiers actes en intérieur), dans ce drame de l'immobilisme. Les morceaux rock viendront, à intervalles réguliers, titiller cette inertie. Le dernier acte, celui de la résolution, est situé en extérieur. La simple modification de la disposition de l'espace signifiera ce changement, ainsi qu'un habillage sonore rudimentaire enregistré sur un magnétophone à cassettes suranné, dont se sert le personnage de Vilhelm et qui est actionné par ce dernier. (Il est l'auteur dramatique en train d'écrire, en quelque sorte, le spectacle auquel nous assistons.) Aucun naturalisme ne viendra illustrer un texte « contenant », à la manière de Shakespeare, le décor et l'action.

POUR ALLER PLUS LOIN

—

ÉCHANGES AVEC LES ARTISTES

—

L'équipe artistique propose des rencontres de 50 minutes pour évoquer les thématiques du spectacle et l'adaptation de la pièce d'Ibsen.

Durée : 50 minutes

Lieu : Dans vos locaux – dans un espace avec tables et chaises

Quand : Du 19 janvier au 3 février 2023

—

ACTIVITÉ PÉDAGOGIQUE

—

Il peut être intéressant de proposer à votre groupe de réfléchir à la manière dont on peut adapter et actualiser une pièce du 19^{ème} :

- À quoi faut-il faire attention ?
- Quels sont les éléments intemporels et ceux qui méritent une adaptation ?

Pour cela vous pouvez vous aider des extraits ci-après : le texte original d'Ibsen et l'adaptation proposée par Christophe Sermet.

- Est-ce qu'on perçoit tout de suite la différence ?
Qu'est-ce qui a changé ?

Version originale

Mme Gunhild Borkman, assise sur le canapé, fait du crochet. C'est une personne âgée, aux traits figés, raide, l'air distingué mais froid. Chevelure épaisse et blanchissante. Mains fines et diaphanes. Elle porte une robe sombre, en soie épaisse, d'une élégance un peu démodée, et, sur les épaules, un fichu de laine. Après un instant de silence et d'immobilité, on entend le grelot d'un traîneau qui passe: Mme Borkman tend l'oreille; ses yeux brillent de joie.

MADAME BORKMAN *murmure, comme malgré elle.* – Erhart ! Enfin ! Elle se lève, écarte un peu les rideaux, regarde par la fenêtre et paraît déçue. Puis elle se rassied et reprend son ouvrage. Entre la femme de chambre, venant du vestibule. Elle apporte une carte de visite sur un plateau.

MADAME BORKMAN, *vivement.* – L'étudiant est rentré ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Non, Madame. Mais il y a une dame qui...

MADAME BORKMAN, *déposant son ouvrage.* – Mme Wilton, probablement...

LA FEMME DE CHAMBRE, *s'approchant.* – Non. Une dame inconnue.

MADAME BORKMAN, *prenant la carte.* – Voyons... (*Elle lit le nom, se lève d'un bond et regarde fixement la femme de chambre.*) Vous êtes sûre que cette dame vient chez moi ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Oui, Madame.

MADAME BORKMAN. – Est-ce bien à Mme Borkman qu'elle demande à parler ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais oui, Madame.

MADAME BORKMAN, *d'une voix brève et décidée.* – C'est bien. Faites entrer.

La femme de chambre ouvre la porte et se retire. Entre Mlle Ella Renheim. Elle ressemble à sa sœur, mais son visage trahit plutôt de la souffrance que de la dureté. Il porte encore les marques d'une beauté expressive. Sa lourde chevelure, d'un blanc d'argent, boucle naturellement au-dessus de son front dégarni. Elle porte un chapeau de velours, une robe et un manteau fourré de la même étoffe. Les deux sœurs se dévisagent un instant en silence. Chacune d'elles attend manifestement que l'autre parle la première.

ELLA RENTHEIM, *près de la porte, sans s'avancer*. – Oui, c'est moi, Gunhild. Tu es étonnée de me voir ici.

MADAME BORKMAN, *debout, immobile, entre le canapé et la table, les bouts des doigts sur le napperon*. – Tu ne t'es pas trompée de porte ? L'intendant demeure à côté.

ELLA RENTHEIM. – Ce n'est pas chez l'intendant que je viens aujourd'hui.

MADAME BORKMAN. – Tu as donc quelque chose à me dire?

ELLA RENTHEIM. – Oui. Je désire te parler un instant.

MADAME BORKMAN, *s'avançant*. – Allons ! assieds-toi, en ce cas.

ELLA RENTHEIM. – Merci. Je puis me tenir debout.

MADAME BORKMAN. – À ton aise. Déboutonne-toi, au moins.

ELLA RENTHEIM, *déboutonnant son manteau*. – Merci : il fait bien chaud ici.

MADAME BORKMAN – Moi, j'ai toujours froid.

ELLA RENTHEIM *la regarde, le bras posé sur le dossier du fauteuil*. – Oui, oui, Gunhild... Voilà bientôt huit ans que nous ne nous sommes vues.

MADAME BORKMAN, *froidement*. – Ou du moins que nous ne nous sommes parlé...

ELLA RENTHEIM. – ... Que nous ne nous sommes parlé. C'est vrai. Tu m'as vue, de temps en temps, quand je venais chez l'intendant. Une fois l'an.

MADAME BORKMAN. – Je t'ai vue une ou deux fois.

ELLA RENTHEIM. – Moi aussi, une ou deux fois, je t'ai entrevue là, à la fenêtre.

MADAME BORKMAN. – À travers les rideaux. Oh ! tu as de bons yeux, toi ! (*D'une voix dure et tranchante.*) Mais la dernière fois que nous nous sommes parlé, c'était ici, dans ce salon.

ELLA RENTHEIM, *évasivement*. – Oui, oui, Gunhild, je m'en souviens.

MADAME BORKMAN. – Une semaine avant sa... sa remise en liberté.

ELLA RENTHEIM, *faisant quelques pas*. – Ne réveille pas ces souvenirs.

MADAME BORKMAN, *d'une voix sourde, mais ferme*. – Une semaine avant l'élargissement de... du directeur de banque.

ELLA RENTHEIM, *s'avançant vers le premier plan*. – Oui, oui, Je n'ai rien oublié. Mais cela fait trop mal ... Oh !

MADAME BORKMAN, *sourdement*. – Et pourtant on ne peut se détacher de ces souvenirs ! On y revient toujours ! (*Avec éclat, joignant les mains.*) Non, c'est impossible ! Je ne m'y ferai jamais ! Qu'une chose aussi... monstrueuse ait pu frapper une famille... une famille comme la nôtre... Pense donc ! Une

bonne famille, comme la nôtre ! Dire qu'une telle horreur ait pu s'abattre sur notre famille !

ELLA RENTHEIM. – Ah! Gunhild! elle n'a pas été la seule atteinte. Bien d'autres ont été frappés avec nous.

MADAME BORKMAN. – Mon Dieu, oui ! Mais tous ces autres ne m'importent guère. De quoi s'agissait-il pour eux ? D'un peu d'argent, de quelques valeurs. Tandis que nous !... Moi ! Erhart ! Erhart, qui n'était encore qu'un enfant ! (*S'exaltant de plus en plus.*) La honte, le déshonneur fondant sur des têtes innocentes ! L'odieux déshonneur, si terrible à porter ! Et la ruine, par surcroît !

ELLA RENTHEIM, *avec précaution*. – Dis-moi, Gunhild, comment supporte-t-il tout cela ?

MADAME BORKMAN. – Qui, Erhart ?

ELLA RENTHEIM. – Non, le directeur lui-même. Comment supporte-t-il cela ?

MADAME BORKMAN, *avec une moue d'ironie et de mépris*. – Crois-tu que je m'en inquiète ?

ELLA RENTHEIM. – Que tu t'en inquiètes ? Mais tu n'as pas besoin de t'en inquiéter. Tu...

MADAME BORKMAN, *la regardant avec étonnement*. – Ah çà ! tu ne vas pas croire, au moins, que je vive avec lui ? que j'aie le voir ? que nous nous rencontrions ?

ELLA RENTHEIM. – Même pas !

MADAME BORKMAN, *continuant du même ton*. – Un homme qui a été cinq ans sous les verrous ! (*Se couvrant la figure de ses mains.*) Quel avilissement, quelle honte ! (*Se redressant.*) Quand on pense à ce que signifiait jadis le nom de John Gabriel Borkman !... Non, non, non... jamais, jamais plus je ne veux le revoir ! Jamais !...

ELLA RENTHEIM *la regarde un instant*. – Tu as l'âme dure, Gunhild.

MADAME BORKMAN. – Pour lui, oui.

ELLA RENTHEIM. – N'est-il pas ton mari, cependant ?

MADAME BORKMAN. – Tu sais bien ce dont il m'a accusée devant les juges : j'aurais été la première cause de sa ruine. Il a parlé de mes dépenses.

ELLA RENTHEIM, *avec précaution*. – N'y a-t-il pas un peu de vrai dans ce qu'il a dit ?

MADAME BORKMAN. – Et qui donc poussait à la dépense, si ce n'est lui-même ? Rien n'était assez magnifique à son gré.

ELLA RENTHEIM. – Je le sais. Mais tu aurais dû mettre le holà, et tu ne l'as pas fait.

MADAME BORKMAN. – Savais-je, moi, que l'argent qu'il me donnait à gaspiller n'était pas à lui ? D'ailleurs, il en a gaspillé dix fois plus que moi.

ELLA RENTHEIM, *doucement*. – Mon Dieu ! sa position l'exigeait peut-être... jusqu'à un certain point.

MADAME BORKMAN, *avec une amère raillerie*. – Ah oui ! nous, devons représenter, paraît-il. Oh ! quant à ça, il représentait, j'en réponds. Il avait un attelage à quatre chevaux, comme un roi. Il voulait qu'on se courbe et qu'on rampe devant lui, comme devant un roi. (*Riant.*) Et, d'un bout à l'autre du pays, on ne le désignait que par son petit nom, comme on fait pour le roi : « John Gabriel... John Gabriel... » Tout le monde savait qui était le grand « John Gabriel ».

ELLA RENTHEIM, *avec chaleur*. – Oui, il était grand dans ce temps-là. Tu le sais bien.

MADAME BORKMAN. – Du moins, il en avait l'air. N'empêche qu'il ne m'a jamais dit une syllabe de sa vraie situation. Jamais il ne m'a laissé soupçonner d'où lui venaient ses ressources.

ELLA RENTHEIM. – Non, non... personne ne s'en doutait.

MADAME BORKMAN. – Que me font les autres ! Mais, à moi, il me devait la vérité. Et jamais il ne me l'a dite. Il m'a toujours menti... menti effrontément.

ELLA RENTHEIM, *l'interrompant*. – Il ne t'a pas menti, Gunhild ! Il a peut-être dissimulé ; mais il n'a pas menti.

MADAME BORKMAN. – Oh ! appelle cela comme tu voudras. Cela ne changera rien à la chose... Enfin, tout s'est écroulé. Tout. De tant de splendeur, il ne resta rien.

ELLA RENTHEIM, *à part*. – Oui, tout s'est écroulé... pour lui... et pour d'autres.

Version adaptée

Sarah La dernière fois...

Gwendoline Oui...

Sarah C'était...

Gwendoline Oui... Je n'ai pas oublié.

Sarah On ne peut pas se détacher.

Gwendoline Je sais.

Sarah Huit ans...

Gwendoline C'est une chose monstrueuse qui a frappé notre famille.

Sarah Famille...

Gwendoline Oui. (*temps.*) Mais on n'est pas les seuls. D'autres ont été frappés.

Sarah Je m'en fous des autres !

Gwendoline Sarah...

Sarah C'était quoi pour eux ? Du liquide, quelques valeurs. Pour nous, la ruine. Adrien était encore tout petit. Si petit. Quelle chute...

Gwendoline Comment il va ?

Sarah Adrien ?

Gwendoline Non... Yann.

Sarah Yann ? Tu crois que ça m'inquiète ? Après toute cette honte ! Qu'il crève. Qu'on l'enterre avec son nom d'escroc.

Gwendoline Tu es dure.

Sarah Yann G. Borkman.

Gwendoline Tu es encore plus dure qu'au procès. C'est toujours ton mari.

Sarah Tout ce qu'il m'a mis sur le dos, ce connard !

(temps)

Sarah Mais c'est lui. Il me poussait à la dépense !? Rien n'était jamais assez magnifique pour Yann Gabriel Luc François Marie Armand Ghislain Borkman ! Toute sa splendeur de merde !

Gwendoline Je sais. c'est... Mais t'aurais dû... pu...

Sarah *(fort)* Quoi ? Je savais, moi, que le fric n'était pas le sien, je pouvais savoir ?! Que rien n'était à lui ?! Je pouvais le savoir ça ?! Il dépensait, il dilapidait dix fois plus que moi !

Gwendoline Peut-être aussi qu'il était un peu obligé.

Sarah Obligé ?

Gwendoline Sa position.

Sarah Sa position !? Quelle position ? Et la nôtre de position. Tous on se courbait devant lui comme devant le roi ! On l'appelait par son prénom. Même dans la presse ! YANN. Dans tout le royaume. Comme un Kennedy. Yann G.

Gwendoline Il était... au sommet à l'époque... tu sais bien...

Sarah Il ne m'a jamais confié une syllabe de sa vraie situation ! Jamais il ne m'a laissé soupçonner la merde qui se préparait !

Gwendoline Personne ne se doutait.

Sarah Et moi alors j'aurais dû ?

Gwendoline Quoi ?

Sarah Me douter.

Gwendoline Je sais pas. Je dis pas ça. J'ai jamais dit ça.

-

RESSOURCES À LIRE & À ÉCOUTER

-

- *Ibsen* de Jacques de Decker, auteur belge qui a écrit une biographie du dramaturge.
- La description des 4 actes de la pièces proposées par le Théâtre de l'Europe : <https://bit.ly/3uYsoaf>
- La bande dessinée *Un ennemi du peuple* de Javi Ray qui s'inspire de la pièce du même nom d'Henrik Ibsen pour comprendre l'univers du dramaturge qui s'intéressait à toutes les questions de son temps dont les crises économiques et climatiques, la corruption, le lobbying... qui sont toujours bien actuelles.
- Les récits de scandales divers, des histoires édifiantes d'ascensions puis de chutes de figures puissantes (DSK, Weinstein, Madof...)
- France Culture propose 4 épisodes sur Henrik Ibsen dans l'émission *La compagnie des œuvres* de Matthieu Garrigou-Lagrange : <https://bit.ly/3LIJXlj>

PENSE PAS BÊTE : LA SORTIE AU THÉÂTRE

Pour certain·es, aller au théâtre est une habitude, pour d'autres, c'est un nouvel univers qui s'ouvre. Nous vous accueillons tous et toutes avec grand plaisir et nous tenons donc à vous mettre le plus possible à l'aise.

Aller au théâtre, c'est entrer dans un autre univers, dans une sorte de microcosme dans lequel on peut se détacher de la réalité quotidienne et en même temps réfléchir plus profondément sur ce qui se passe dans notre société. Nous espérons que la pièce continuera à vous interpeller après le spectacle et qu'elle suscitera des dialogues passionnants une fois que vous aurez quitté le théâtre.

Afin d'assurer un déroulement aussi agréable que possible du spectacle pour le groupe, les accompagnant·es, les acteur·rices et le personnel du théâtre, voici quelques règles à suivre :

- Éteindre les téléphones portables ;
- Ni friandises ni boissons durant le spectacle ;
- Silence et attention dès que les lumières s'éteignent.

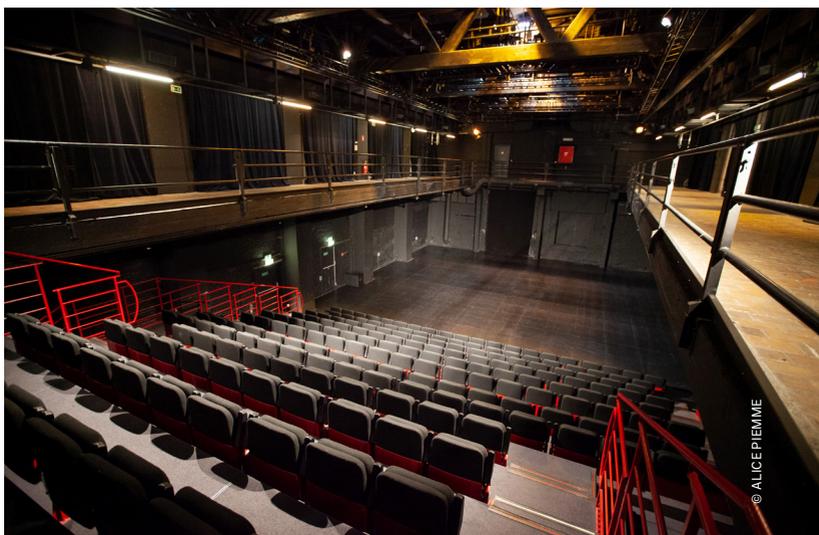
Contrairement au cinéma, les gens sur la scène vous entendent parfaitement ;

- Respectez les autres spectateur·rices, les acteur·rices et les technicien·nes. Au théâtre, tout se passe en direct (live) et cela demande beaucoup de concentration ;

- Si vous avez apprécié le spectacle, n'hésitez pas à le montrer en applaudissant à la fin de la représentation. Et même si les acteur-rices ont déjà quitté le plateau, vous pouvez continuer à applaudir pour les appeler à revenir et à saluer encore le public pour le remercier.

Afin de faciliter un débat de suivi, nous recommandons aux accompagnant-es de sonder les premières réactions immédiatement après la représentation. Elles constitueront une source d'informations susceptibles d'être développées en classe et elles indiquent aussi quels sont les thèmes qui ont touché les participant-es de votre groupe.

🔍 Pour favoriser une position de spectateur-riche actif-ve, invitez les participant-es à prêter attention au changement de rôles. Comment les comédien-nes qui jouent plusieurs personnages passent-iels de l'un à l'autre ?



Pour aller plus loin et préparer la venue au théâtre avec votre groupe, n'hésitez pas à utiliser notre outil "Charte des spectateur-rices" qui aborde ces questions de manière ludique.



Le lien vers la charte : <https://lestanneurs.be/wp-content/uploads/2022/11/Charte-Abecedaire-Spectateur-rices.pdf>

INFOS PRATIQUES

Horaires

ma – sa 20h30, mer 19h15.

Adresse

rue des Tanneurs, 75-77
1000 Bruxelles

Durée

1h45

Tarifs

Réservations

reservation@lestanneurs.be
+32 (0)2 512 17 84

Groupes scolaires et
associatifs du quartier des
Marolles **3€**

Groupes scolaires et
associatifs hors quartier **8€**

LE COIN DES INFOS

- En raison du nombre important de demandes et suite à des factures non réglées, nous demandons aux groupes scolaires de confirmer leur réservation par un paiement, au plus tard 15 jours avant la représentation.
- Les échanges et ateliers proposés sont gratuits. Le nombre de places est cependant limité. Ne tardez pas à nous contacter s'ils rencontrent votre intérêt. Dans le cadre d'un partenariat avec le CPAS de Bruxelles, les bénéficiaires du CPAS de Bruxelles sont prioritaires.
- Cher-ères professeur-es, n'oubliez pas de venir rechercher les places au plus tard 30 minutes avant la représentation et de vous signaler au personnel du théâtre.

GÉNÉRIQUE

Jeu et chant **Vanessa Compagnucci, Adrien Drumel, Gwendoline Gauthier, Sarah Lefèvre, Yannick Renier**

Texte (d'après *John Gabriel Borkman* de Henrik Ibsen) et mise en scène **Christophe Sermet**

Assistant à la mise en scène **Ilan Mayaux**

Scénographie et lumières **Simon Siegman**

Costumes **Prunelle Rulens**

Consultant son et musique **Maxime Bodson**

Régie générale et régie lumière **Aude Dierkens**

Régie son **Julien Courroye**

Chargée de production **Sylviane Evrard**

Photos **Marc Debelle**

Un spectacle de la **Compagnie du Vendredi**, en coproduction avec **Mars – Mons arts de la scène**, le **Théâtre Varia**, **La Coop asbl** et **Shelter Prod**. Avec le soutien de la **Fédération Wallonie-Bruxelles – Service du Théâtre** | Avec l'aide du **Taxshelter.be**, **ING** et du **Tax Shelter du gouvernement fédéral belge** | La première a lieu le 8 novembre 2022 à Mars, Mons arts de la scène.

Contact médiation

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Théâtre Les Tanneurs
Mathilde Lesage
mathilde@lestanneurs.be
+32 (0)2 213 70 53

Théâtre Varia
Delphine D'Elia
delphine.delia@varia.be

THÉÂTRE LES TANNEURS

Théâtre Les Tanneurs
+32 (0)2 512 17 84

LES BORKMAN

rue des Tanneurs, 75-77
1000 Bruxelles